

Freddy Doussot.

Réflexion sur la fonction paternelle.

Je pensai à mon père qui m'apprit à tenir le pinceau, à le tremper dans l'encre et à calligraphier le premier caractère.

C'était cela ma véritable naissance au monde.

François Cheng, *Le dit de Tianyi*.

On sait comment selon Freud, le complexe d'Œdipe conditionne le complexe de castration et comment notamment pour le garçon, c'est l'angoisse de castration qui met fin à l'investissement libidinal incestueux pour la Mère :

Si la satisfaction amoureuse sur le terrain du complexe d'Œdipe doit coûter le pénis, l'enfant en vient nécessairement au conflit opposant l'intérêt narcissique porté à cette partie du corps et l'investissement libidinal des objets parentaux. Dans ce conflit, c'est normalement la première puissance qui l'emporte : le moi de l'enfant se détourne du complexe d'Œdipe¹.

Pour la fille, c'est le complexe d'Œdipe qui met fin au complexe de castration :

Elle glisse le long d'une équivalence symbolique du pénis à l'enfant. Son œdipe culmine dans le désir longtemps soutenu de recevoir un enfant du père, d'enfanter pour lui. On a l'impression que le complexe d'Œdipe est ensuite lentement abandonné parce que ce désir ne s'accomplit jamais. Les deux désirs, posséder un pénis et un enfant, subsistent fortement investis dans l'inconscient et contribuent à préparer l'être féminin à son futur rôle sexuel.²

Le complexe de castration subsiste donc comme point de butée, roc sur lequel l'analyse vient se heurter aussi bien pour

¹ S. Freud, "Le déclin du complexe d'Œdipe", dans *La vie sexuelle*, PUF, p. 120.

² *Ibidem*, p. 122.

l'homme (revendication virile, crainte de féminisation, angoisse de castration) que pour la femme (*Penisneid*, angoisse d'abandon, etc.). Pour Freud, le déclin de l'œdipe s'opère donc par la constitution du surmoi et l'introjection de la figure du père interdicteur, du père imaginaire. "Le surmoi est héritier du complexe d'Œdipe".

Lacan critiquera d'une certaine façon la trilogie freudienne : Père, Mère, Enfant, qui pose Père et Mère dans des positions symétriques, et il préférera un schéma quaternaire : "Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible pour la construction d'une ordonnance subjective" ¹. Il critiquera le schéma triangulaire de l'œdipe, qui est autre chose dit-il "que le guignol de la rivalité sexuelle", dénonçant les impasses croissantes du post-freudisme. Dans le mythe individuel du névrosé, Lacan écrit :

Le système quaternaire si fondamental dans les impasses, les insolubilités de la situation vitale des névrosés, est une structure assez différente de celle qui est donnée traditionnellement. Le désir incestueux de la mère, l'interdiction du père, ses effets de barrage, et autour, la prolifération plus ou moins luxuriante des symptômes. Je crois que cette différence devrait nous conduire à discuter l'anthropologie générale qui se dégage de la doctrine analytique telle qu'elle est jusqu'à présent enseignée. En un mot, tout le schéma de l'Œdipe est à critiquer. Je ne peux pas m'y engager ce soir, mais pourtant, je ne peux pas ne pas essayer d'introduire le quart élément dont il s'agit ².

Ce quart élément, ce sera le phallus.

Alors qu'en est-il de la fonction paternelle en psychanalyse ? La cure doit-elle viser à renforcer le surmoi héritier du complexe d'Œdipe ? Doit-elle renforcer l'interdit lié à la figure du père imaginaire ? Ou découvrir l'inter-dit de structure, la jouissance impossible au-delà de toute personnification d'un quelconque interdicteur, figure de Dieu tout puissant ? La trilogie lacanienne sous les auspices du père symbolique, imaginaire et réel, n'apparaît-

¹ J. Lacan, "Kant avec Sade", *Écrits*, p. 774.

² J. Lacan, "Le mythe individuel du névrosé", *Ornicar*, n° 17-18, 1979, Paris, pp. 304-305.

elle pas comme "une déconstruction de la théorie de Freud"¹? Par ailleurs, si Lacan dans *Télévision* propose un "pari du père au pire" et dans le séminaire *Le Sinthome* un "se passer du Nom-du-Père, à condition de s'en servir"², comment entendre ces formulations ? Quels en sont les enjeux ? Quel est ce père dont il s'agit de se passer en fin de cure ? Quelles conséquences pour le statut de l'interprétation et la direction de la cure ? C'est ce que je me propose d'aborder en posant quelques jalons de réflexion.

Mythe, vérité et Nom-du-Père.

L'œdipe fonctionne dans la théorie comme point de capiton. "Retirez l'œdipe et la psychanalyse en extension devient toute entière justiciable du délire du Président Schreber"³.

Le mythe donne forme épique à la structure et sans cette mise en scène dessinant l'espace de la vérité, impossible que se cerne un savoir. Ce n'est que par cette mise en scène du désir comme désir incestueux et de l'interdit surmoïque paternel, qu'une autre dimension pourra se faire entendre. L'œdipe est un montage qui donne corps au père. Il met en évidence le fonctionnement de la loi à travers et au delà des acteurs de ce drame. C'est par une mise en scène que le père (au sens de père de la réalité, celui qui par sa présence apparaît comme un gêneur) transmettra une loi qui le dépasse, lui "le pauvre homme", et à laquelle il est assujéti. Mais c'est par son intermédiaire qu'une loi sans auteur, sans autre instance que celle de la lettre, se transmettra en vérité.

On peut entendre la notion de vérité sous son aspect d'exactitude. Une chose s'avère vraie ou fausse. Elle est référée à une adéquation entre la pensée et l'objet et suppose un savoir référentiel. Mais la vérité est aussi d'un autre ordre. Elle résulte de ce qui ne peut se savoir, elle est la réponse à l'absence ultime du référent

¹ Cf. E. Porge, *Les noms du père chez J.Lacan*, Toulouse, Érès. Et "Comme est dit du père", *Littoral*, 11-12, Érès, p. 247 à 263.

² Séance du 13 avril 1976.

³ J. Lacan, "Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'Ecole", *Scilicet* n°1, Seuil, Paris, p. 27.

dernier. Cette vérité – humaine – convoque la dimension du dire par-delà les dits et fait appel à la foi en l'Autre¹. Cette dimension du dire vient nouer le trou réel du symbolique et le trou du symbolique dans le réel (le réel ne manque de rien). Elle est au joint du symbolique et du réel, réel qui se définit comme "impossible à démontrer le vrai dans le registre d'une articulation symbolique"². Il y a une part qui échappe à la vérité, soit un réel qui la décomplete impliquant qu'elle ne peut se dire entièrement et se trouve condamnée à ne jamais que se mi-dire (du mi-dire au médire, il n'y a qu'un pas faisant le lit de la jalousie, par exemple).

La vérité en jeu dans la parole pose l'Autre et en son cœur un lieu où les sujets s'y reconnaissent inter-essés³. Elle suppose un lieu pour être entendue, un Il auquel Je s'adresse à l'Autre. L'émetteur recevant son propre message sous une forme inversée, c'est d'un Tu que pourra en retour se cerner une instance qui pourra répondre Je ; un Je, non de maîtrise, mais marqué du sceau de la castration. D'un "tu es ma femme" pourra advenir en réponse "je suis ton homme" ; d'un "tu es mon maître" pourra advenir un "je suis ton élève" ; d'un "tu es mon fils" pourra advenir un "je suis ton père"⁴. Le sujet ne peut se dire magistralement sans l'invocation d'un "Tu", sauf à sombrer dans la folie paranoïaque en cherchant désespérément un lieu où puisse se certifier son dire.

Le génie de la mythologie⁵ est de mettre en scène la vérité comme ne pouvant se dire toute. "Moi la vérité je parle..."⁶ ; si tant est qu'elle parle, personne, sauf à être paranoïaque, ne saurait prétendre dire la vérité, la vérité parle par la bouche des formations de l'inconscient, dans le mi-dit du ratage. La vérité, qui n'a rien à

¹ Cf. Ph. Julien, *L'étrange jouissance du prochain*, Seuil, p. 13 à 17.

² J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, séance du 1 juin 1970.

³ J. Lacan, "Fonction et champ de la parole", *Écrits*.

⁴ Cf. J. Lacan, séminaire *Les psychoses*, Seuil, p. 315-320.

⁵ Cf. les travaux de P. Legendre, *L'instimable objet de la transmission*, Fayard, Paris 1985, p.102 à 105 ; p.139, 243, 245 et *Dieu au miroir*, Fayard, Paris 1994, p. 137 et suivantes.

⁶ J. Lacan, "La chose freudienne", *Écrits*, p. 409.

voir avec le réel (c'est son envers), ni avec la réalité (c'est un fantasme) est de l'ordre de la parole.

La vérité troue le savoir. "Il nous faut renoncer, dit Lacan, dans la psychanalyse, qu'à chaque vérité corresponde son savoir."¹ La vérité troue le savoir donc, sauf pour Œdipe, l'Œdipe de la tragédie, cet Œdipe sans complexe, qui de savoir répondre à l'énigme de ce qu'est l'homme, est forclos face à l'effet de vérité qui lui eût permis de s'inscrire en une filiation. En répondant comme sachant, il supprime le suspens qu'introduit la question de la vérité dont la sphinge avait la charge dans la thématique de l'antiquité, vérité qui ressurgira sous forme de la peste. Œdipe n'est pas castré. Il sait. Il est une figure du maître, et de cette vérité qui ne lui est pas "donnée", il est réduit, les yeux lui tombant comme des écailles, à être la castration elle-même, ne pouvant s'inscrire dans l'ordre d'une succession. Il doit payer pour avoir été choisi comme maître ; n'être pas passé par l'ordre d'une succession efface la question de la vérité. La castration qui "frappe le fils en le faisant accéder à ce qu'il en est du père", "c'est de père en fils qu'[elle] se transmet."²

C'est du lieu de la parole que naît le père. Impossible dans l'absolu de proclamer "je suis le père" comme "je suis le maître". Ce n'est que du lieu de l'altérité qu'il peut y avoir du père, ce n'est qu'à passer par la parole d'une femme qu'un homme peut être fait père et, par un travail psychique, consentir à en revêtir les habits, en tant que l'essence de sa fonction est référée à la Loi. Un père en tant que père est castré et c'est cette castration qui fait transmission au fils. Un père qui se prend pour le maître, étant en tant que tel châtré ("l'essence du maître c'est d'être châtré"³) laisse le fils en panne symbolique de devoir rétablir la castration au prix d'y sacrifier son désir.

La fonction paternelle ainsi appréhendée interdit au sujet de se savoir, de s'auto-saisir dans une identité de soi à soi, mais dessine ce lieu vide où dans l'Autre s'ouvre la porte de la vérité de la

¹ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, séance du 10 juin 1970, p. 191 à 207.

² *Ibidem*, p. 140-141.

³ *Ibidem*.

transmission. C'est de ce lieu que s'origine la pulsion de mort, de ce "trou-matisme" que rencontre le sujet pour advenir comme subjectivité ; c'est aussi ce qui causera nécessairement la haine pour ce père, cause de la division du sujet qui n'accède à l'existence que par la voie d'une perte inaugurale.

Le sujet est en exclusion par rapport au savoir et il est frappé du sceau de la mort où le Je de l'énoncé ne saurait rejoindre le Je de l'énonciation. Le père n'est pas maître de la mort. Il y a un refoulé irréductible, un impossible à savoir, un pas d'origine, et c'est de ce "pas" qu'un pas pourra être fait en vérité.

Chaîne signifiante et Nom-du-Père.

"Au départ le père est mort, seulement voilà il reste le Nom-du-Père et tout tourne autour de ça."¹ Celui qui aura été le père originaire est mort, il n'en reste que le signifiant du Nom-du-Père indexant le défaut d'être du père. "Dans le sacrifice d'Abraham, ce qui est sacrifié, c'est effectivement le père, lequel n'est autre qu'un bélier."² Le Nom-du-Père indexe un trou dans la structure. La fonction de la vérité, la fonction symbolique de la mise en représentation dans la chaîne signifiante s'origine de cet être en défaut. Le symptôme, par exemple, rappelle cette dimension de la vérité non pas au sens de quelque réalité refoulée, mais au sens de la vérité de la structure signifiante du sujet où ce sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Dans le symptôme qui est un signifiant qui ne représente pas le sujet, la vérité du sujet reste en souffrance, attendant que par l'interprétation, par la mise en jeu de la fonction du père symbolique, la jouissance (S_1 et S_2 sont collés, pétrifiés en un signe) se dissolvent dans le rétablissement de la Loi du désir en tant que loi du signifiant. Précisons que le symptôme est interprétable parce qu'il comporte du "père" dans sa mise en forme signifiante. L'interprétation fonctionne comme métaphore paternelle en acte. Le signifiant, à l'inverse du signe – qui représente quelque chose pour quelqu'un –, représente un sujet pour un autre signifiant. Telle est la loi. De signifiant en signifiant le sujet ne sera jamais que représenté. Qu'il advienne sous tel signifiant qui le représente, ce ne sera jamais que pour un autre signifiant, à venir, absent. Le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant radicalement absent, refoulé originellement dont la signification phallique est le répondant. C'est ce qu'écrit le mathème $S_1 \emptyset S_2$, réduction à minima de la chaîne signifiante, où S_2 indique ce signifiant originellement refoulé. On pourrait par exemple écrire à l'infini $S_1 (S_1 (S_1 - S_1 (S_1 - (S_1 - S_2))))$. Chaque Un des signifiants qui viennent à représenter le sujet renverra à ce lieu originaire vide tout nom, de tout être, de tout savoir, c'est-à-dire en ce lieu du père

¹ J. Lacan, séminaire *D'un Autre à l'autre*, inédit, séance du 12 février 1969.

² J. Lacan, séminaire *Le savoir du psychanalyste*, inédit, séance du 1 juin 1972.

originaire qui aura été tué et dont le Nom-du-Père indique la trace signifiante.

"S(\mathcal{A}) sera le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet. C'est dire que faute de ce signifiant, tous les autres ne représenteraient rien, puisque rien n'est représenté que pour"¹. Ce sujet donc en représentation s'aliénant au signifiant qui ne dit pas son être, ne peut alors "se penser que comme exclu du signifiant"². D'où le masochisme fondamental du sujet qui "s'efface derrière le signifiant qui le cause tout en ne disant rien de son être"³. Ce sujet divisé entre être et représentation ne pourra pas non plus inscrire dans le psychisme le sexe. Il n'y aura jamais qu'une déclaration de sexe, le signifiant phallique étant hors système du sujet. "La batterie des signifiants étant complète, ce signifiant ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté, symbolisable par l'inhérence d'un (-1) à l'ensemble des signifiants."⁴

De cette impossible subjectivation répond l'opération de constitution du fantasme où le sujet s'instaure en instaurant l'Autre comme sujet par le fameux *Che vuoi ?* (Que me veux-tu ?) où il ne rencontre que le manque de signifiant dans l'Autre causant son évanouissement puisqu' "il n'y a dans l'Autre aucun signifiant qui peut répondre de ce que je suis"⁵. Par la seconde étape (seconde logiquement) de la constitution du fantasme, le sujet se sépare de cette aliénation en se parant de l'objet supposé détenu, caché dans l'Autre, l'objet *a* se définissant comme "le support que le sujet se donne pour autant qu'il défaille dans sa désignation de sujet"⁶. Il fera l'épreuve que quelque chose de lui ne peut se dire, et la primitive impuissance de l'Autre à répondre se fera grosse de toute puissance, supposée détenir le signifiant qui manque, au fur et à mesure que le sujet s'éloigne de son être en se perdant dans les

¹ J. Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir", *Écrits*, p. 819.

² J. Lacan, séminaire *Le désir et son interprétation*, inédit, séance du 8 avril 1959.

³ *Ibidem*.

⁴ J. Lacan, "Subversion....", p. 819.

⁵ J. Lacan, *Le désir ...*, *op. cit.*

⁶ *Ibidem*, 13 mai 1959.

signifiants de la demande. (Le manque signifiant sera repris en terme de pulsion). En dernière instance l'Autre se réduit à cet objet *a*.

"Je suis ce que je suis" répond Dieu – au nom imprononçable – à Moïse, refusant de répondre et refusant que la réponse soit de quelqu'un. Le père symbolique n'est pas sujet. L'Autre est barré. Il refuse de dire son nom, mais ce faisant il dit la vérité, au sens qu'il n'y a pas de savoir sur la vérité, qu'elle n'est vérité qu'en tant que trouée et qu'elle ne sera jamais que mi-dire.

Je ne vois pas pourquoi je parlerais du Nom-du-Père puisque là où il se place c'est-à-dire au niveau où le savoir fait fonction de vérité, nous sommes à proprement parler condamnés à ne pouvoir, même sur ce point du rapport du savoir avec la vérité, énoncer quoi que ce soit, sachons-le, que d'un mi-dire.¹

Le sujet interrogeant l'Autre – par le biais du transfert – sur son ineffable et stupide existence ne rencontre qu'un refus de réponse. C'est de ce lieu même de non réponse qu'il pourra trouver à dire Je, mais un Je divisé, arrimé au Il de l'inconscient. L'Autre est troué. Il n'est qu'en tant qu'il est troué. Ce trou du symbolique n'est autre que le Nom-du-Père. Le trou du Nom-du-Père est le trou du symbolique.

Ce qu'il faut arriver à bien concevoir, c'est que c'est le trou du symbolique en quoi consiste cet interdit (de l'inceste). Il faut du symbolique pour qu'apparaisse individualisé dans le nœud ce quelque chose que moi je n'appelle pas tellement complexe d'Œdipe, j'appelle ça le Nom-du-Père, ce qui ne veut rien dire que le père comme Nom. Non seulement le père comme nom, mais le père comme nommant. Et ça, on ne peut pas dire là dessus que les juifs ne soient pas gentils ! Ils nous ont bien expliqué que c'était le père qu'ils appellent, un père qu'ils foutent en un point de trou qu'on ne peut même pas imaginer ; "je suis ce que je suis", ça c'est un trou non ! C'est de là, par un mouvement inverse, un trou ça tourbillonne, ça engloutit et il y a des moments où ça recrache quoi ? Le nom, c'est le père comme Nom.²

¹ J. Lacan, *L'envers...*, p. 125.

² J. Lacan, séminaire *RSI*, inédit, 15 avril 1974.

En ce lieu où l'Autre ne répond pas, en ce lieu où Dieu ne dévoile pas son visage, où "l'être du je advient comme question"¹, en ce lieu sans nom où bruit le silence, d'autres noms viendront à la place constituant les noms du père.

La trilogie paternelle ².

1 Du père symbolique.

Ce Nom-du-Père n'est donc d'aucun être, d'aucune personne. Il n'est ni figurable, ni représentable. "Le père symbolique est impensable. Il n'est nulle part, il n'intervient nulle part."³ (On ne peut à partir de cet énoncé en conclure "il n'y a pas de père symbolique", sauf à préciser ce que la négation "il n'y a" peut m'indiquer de présence-absence propre au signifiant.)

Ce Nom-du-Père, signifiant du père mort, est le signifiant du défaut de signifiant, l'inscription dans le symbolique du manque du signifiant de la jouissance. Ce signifiant est imprononçable mais pas son opération qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé. Ce n'est pas un signifiant en plus que l'on pourrait repérer, c'est plutôt l'inscription d'une place vide en l'Autre qui autorise le système signifiant à exister, à quoi vient répondre symétriquement le phallus comme signifiant du signifié et aussi bien comme signifié du signifiant. Que ce Nom-du-Père soit purement absent, c'est tout le rapport du signifiant au signifié qui vole en éclats. Du lieu de ce signifiant imprononçable, d'autres signifiants parfaitement repérables viendront articuler les rapports du sujet à la jouissance, c'est-à-dire que ces signifiants vont participer à l'interdit de la jouissance tout en la supposant possible et à l'imaginarisation du père comme interdicteur de la jouissance. Il y a une reprise dans l'imaginaire, via la figure du père réel, de l'interdit fondamental de jouissance à qui parle en tant que tel.

¹ J. Lacan, *Les psychoses*, p. 324.

² (Les trois registres du père ne peuvent se penser que noués).

³ J. Lacan, séminaire *La relation d'objet*, Seuil, p. 210.

Le sujet "ne peut entrer dans cet ordre de la Loi que si, au moins un instant, il a en face de lui un partenaire réel, quelqu'un qui a apporté effectivement au niveau de l'Autre quelque chose qui n'est pas simplement appel ou rappel, couple de la présence et de l'absence, élément foncièrement néantissant du symbolique - quelqu'un qui lui répond"¹.

Ce qui fonctionnera donc comme père pour un sujet n'est pas le géniteur qui comme tel ne trouve nul lieu où s'inscrire dans le psychisme, mais ce signifiant du père mort que met en scène le mythe freudien de *Totem et tabou* où dans un temps préhistorique le père de la horde jouissait de toutes les femmes, et, à travers ce toutes les femmes, de LA femme toute. Ce père originaire est tué dans l'opération d'incorporation signifiante et d'identification primordiale. Ce temps préhistorique est un temps purement mythique. C'est cette écriture même du mythe qui inscrit le temps, et en donnant forme épique à la structure permet de penser l'opération psychique de naissance du sujet en éclairant la fonction paternelle qui ne saurait se saisir sans un discours qui lui donne forme. Avant le meurtre du père, il y avait tout ce qu'on voudra, mais "assurément, dit Lacan, avant que le terme de père ne se soit institué dans un certain registre, historiquement, il n'y avait pas de père"². À travers ce toutes les femmes, c'est l'accès interdit à la femme toute. L'accès à l'histoire, à la génération, se paye du prix de la jouissance sacrifiée et du prix de la culpabilité. La jouissance interdite par le meurtre correspond à la part que le sujet aura dû perdre pour s'humaniser par la voie de la culpabilité. L'interdit de jouissance de la mère est lié à la faute du père qui est mort. Le défaut du père est là, sa faute c'est d'être mort. "Le seul qui pourrait répondre à la position du père en tant qu'il est le père symbolique, c'est celui qui pourrait dire, comme le Dieu du monothéisme : je suis celui qui suis. Mais cette phrase que nous rencontrons dans le texte

¹ *Ibidem*.

² J. Lacan, *Les psychoses*, p. 344.

sacré ne peut être littéralement prononcée par personne."¹ C'est de là que s'origine la parole et qu'un Je pourra advenir seulement en tant que référé à ce lieu.

Pour l'enfant, le père est instauré comme Nom par la mère. C'est elle qui instaure une place tierce à partir de laquelle l'autorité sera fondée, à partir d'un vide dont le Nom-du-Père est la marque. "Le Nom-du-Père redouble à la place de l'Autre, le signifiant lui-même du ternaire symbolique, en tant qu'il constitue la loi du signifiant."² Ce signifiant du Nom-du-Père est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la Loi.

Par la métaphore paternelle, le sujet est introduit au désir et au phallus comme signifiant du désir. Au signifiant énigmatique du désir de la mère est substitué le Nom-du-Père, qui à défaut de dire l'être du sujet lui permet de se repérer en termes signifiants, de se désassujettir en s'engageant dans la quête phallique. La dialectique de l'avoir se substitue à l'être. Par ce signifiant, l'enfant donne une signification quant à ce qu'il en est du manque en l'Autre. Il s'engendre une signification : la signification phallique, dont la jouissance qui en découle ne peut qu'apparaître en défaut de l'Autre jouissance.

Là où la mère manque à l'enfant, dans ses va et vient, son absence vaut comme signifiant de son désir. L'enfant se trouve assujetti à ce signifiant, à ce manque maternel. Cependant, cette absence, bien que signifiante, reste sourde à dire l'être du sujet, et cause d'angoisse.

Ce sera la fonction du père idéalisé, du père imaginaire, de pallier cette angoisse en recouvrant la faille entre le père réel et le père symbolique. Ce père idéal - "qui est un fantasme de névrosé" - n'est autre que le père mort, c'est-à-dire qu'il devrait être à la hauteur du père symbolique et fermer les yeux sur le désir, c'est-à-dire en être le maître permettant en retour au sujet de se penser maître du sien. Mais le désir ne s'origine que de l'inconsistance de

¹ J. Lacan, *La relation d'objet*, p. 210.

² J. Lacan, "Du traitement possible de la psychose", *Écrits*, p. 578.

l'Autre et de la non maîtrise. La vraie fonction du père est d'unir et non d'opposer un désir à la Loi. C'est bien ce qui devra se révéler au sujet par voie de transfert : l'accès au désir et à la Loi. Ce qui ne saurait s'effectuer sans le passage par ce qui la contredit, faisant le "sans foi de la vérité". "C'est ce qu'articule $S(A)$, signifiant d'un manque dans l'Autre, inhérent à sa fonction même d'être le trésor du signifiant. Ceci pour autant que l'Autre est requis (*che vuoi*) de répondre de la valeur de ce trésor."¹ C'est là la fonction de la vérité du Nom-du-Père.

C'est par la traversée de cette épreuve de l'inconsistance de l'Autre que pourra pour un sujet se cerner $S(A)^2$; d'où il tirera une certitude d'exister par delà le fantasme. "La certitude que le sujet trouve dans son acte s'oppose à la fausse assurance prise dans le fantasme".³ Cette certitude n'est pas de l'ordre du Un tangible mais de l'ordre d'une articulation incluant la faute, c'est ce que montrera le nœud borroméen qui inclut le défaut dans son nouage. C'est un trou central qui liera le manque au niveau imaginaire, symbolique et réel. C'est par l'écriture d'un triple trou que s'écrira la structure borroméenne du sujet. Le *a* central du nœud se cerne d'un serrage de trois manques : au niveau du réel il n'y a pas de rapport sexuel ; au niveau imaginaire (-φ) ; au niveau symbolique $S(A)$.⁴

Il y a dans l'Autre quelque chose qui fonctionne comme inducteur de transmission permettant que se produise une *Bejahung* inaugurale, mais cette transmission n'opère qu'en véhiculant de l'intransmissible. Il ne saurait y avoir accès au symbolique sans la rencontre d'un réel radicalement hors sens, hors représentation. Un mal dit accompagne nécessairement toute éthique du bien-dire. Le symbolique ne recouvre pas le réel. La transmission du père symbolique ne peut se faire sans transmettre ce qui y contrevient, soit le réel.

¹ J. Lacan, "Subversion...", p. 818.

² Sur cette question du $S(A)$, voir A. Didier-Weill, *Les trois temps de la loi*, Seuil, p. 291 à 324.

³ J.-G. Godin, "Un lecteur nouveau, à propos de la transmission de la psychanalyse", *Cahiers de lecture freudienne*, n° 16 : *Les racines de l'expérience*, Lysimaque, 1989.

⁴ Cf. Ph. Julien, *Le retour à Freud de Jacques Lacan*, Érès, p. 210 à 223.

2. Du père imaginaire

À ce signifiant du Nom-du-Père qui n'est nulle part représentable, ni figurable, répond le père imaginaire, intériorisé vers cinq ou six ans, à la sortie de l'œdipe, une figure de haute stature, un héros, en reprenant la première identification constitutive de l'idéal du moi-surmoi. Ce père imaginaire est posé comme maître, législateur, auteur de la loi, auteur de la privation maternelle. Il est aimé-haï parce qu'il suppose l'être au regard de qui, l'enfant apparaîtra toujours démunie, l'enfant qui lui adresse ce reproche de l'avoir si mal foutu lui, l'enfant¹. C'est en tant que le fils est privé qu'il aime ce père au sens fort de "l'hainamoration". Il est aimé en tant qu'il protège de la jouissance maternelle et haï en tant qu'il fait de la castration une privation. Le fils est dans une position de soumission passive à l'égard de la loi. Ce père est à la racine du surmoi par incorporation de sa voix dictant la loi. Le surmoi s'origine de cette part qui échappe au symbolique et de ce reste de voix du père qui déchoit de la loi. Cette opération de recouvrement de la faille réelle du symbolique par l'imaginaire donne son cadre à l'organisation névrotique de la personnalité.

En tant qu'il est nécessairement confronté au manque du symbolique qui se donne à saisir comme manque d'amour, le sujet incorporera les paroles qui constitueront le socle du surmoi. Là où le sujet n'est plus représenté en l'Autre, là où il fait l'épreuve qu'il peut manquer à l'Autre, vient le surmoi. De cette place, le moule sera donné à l'incorporation de certaines paroles à l'origine du surmoi, le sujet incorporant l'objet du besoin en tant qu'il se substitue au défaut du don symbolique, du don d'amour.

À partir de cette place tierce donc instaurée par la mère pour l'enfant d'où se fondera l'autorité, l'enfant se construira un père tout puissant, un Dieu. C'est aussi à partir de cette place qu'un père pourra intervenir, certes maladroitement, toujours suspecté de quelques perversions, en ceci qu'au regard de la loi symbolique, il

¹ Cf. Ph. Julien, *L'étrange jouissance du prochain*, op. cit., p. 117 à 124.

ne pourra jamais que proposer sa père-version, sa version de père qui ne fera que trahir sa faute avec la transmission de la loi. Il ne sera jamais à la hauteur du père symbolique d'où il tire sa fonction et sa place.

L'incarnation de la fonction symbolique par le père réel porte un hiatus [...] Le père réel est toujours par quelque côté carent [...] Il y a toujours une discordance entre ce qui est perçu par le sujet sur le plan du réel et sur le plan symbolique. C'est dans cet écart que gît le quelque chose qui fait que le complexe d'Œdipe a sa valeur pas du tout normativante mais plus souvent pathogène.¹

On saisit bien le problème délicat de la direction de la cure quant à cette question. La transmission de la Loi impliquant un impossible, vouloir faire accéder le sujet directement au cœur de la Loi ne fera que renforcer le surmoi et la soumission masochiste à une Loi vécue comme sadique.

Comment donc sortir de ce monde centré sur la culpabilité et le surmoi ? La cure n'aura-t-elle pas plutôt pour visée, à l'inverse de la sortie de l'œdipe freudien, de faire le deuil de ce père là, de découvrir, sous le manteau de ce père imaginaire, le père réel et le réel du père ? (Non pas au sens où l'on analyserait le père réel. Il fait coupure. Le réel du père fait coupure en acte.)

Ce deuil ne se fera-t-il pas par le dire de la haine "toute honte bue" jusqu'à découvrir en ce cœur de l'Autre, une place vide, vide de tout vouloir, vide de toute méchanceté ? Ce qui suppose de rencontrer sa propre "méchance". Comment donc situer ce père réel ?²

3. Du père réel

Le père réel est celui qui besognant la mère se trouve à priver le sujet et celui qui, désirant, se trouve à transmettre la castration. Il est l'agent de la castration en tant qu'il pose un inter-

¹ J. Lacan, "Le mythe individuel du névrosé", *Ornicar* 17-18, 1979, Paris.

² Cf. Ph. Julien, *Le manteau de Nöé - Essai sur la paternité.*, Desclée de Brouwer. Et "L'amour du père chez Freud", *Littoral* 11-12, Erès, p. 153 à 158.

dit, un voile¹, un impossible à savoir concernant son désir et la jouissance qu'il a avec telle femme. L'enfant peut imaginer ce qu'il veut, le père ne se fait pas complice en quelque exhibition. La jouissance qu'il trouve auprès d'une femme, il n'ira pas la chercher auprès de l'enfant en faisant le père-la-morale, omniprésent, omnivoyant, omniscient. On en connaît les ravages quand il s'identifie à la loi. "Les effets ravageants de la figure paternelle s'observent dans les cas où [...] des idéaux ne lui offrent que trop l'occasion d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire, d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant"².

Par ce père réel pourra s'opérer le deuil du père imaginaire, c'est-à-dire de ce père supposé savoir le désir, supposé savoir la jouissance, avec lequel le fils entretient une relation sado-masochiste de haine. La pure opération de castration par le père réel – pas de savoir sur le désir, pas de savoir sur la jouissance – libère le sujet de se faire l'objet de jouissance d'une telle figure paternelle.

Le père réel est celui qui aura "fait d'une femme la cause de son désir"³ c'est-à-dire qu'il assumera plus ou moins bien son propre désir avec la faute inhérente au désir toujours coupable. "Pour autant que le Nom-du-Père soutient la structure du désir avec celle de la loi, l'héritage du père est celui que nous désigne Kierkegaard, c'est son pêché."⁴ Le sujet hérite de la faute du père, de la façon dont le père se sera débrouillé avec son pêché. ("Savoir y faire avec son symptôme" touche à cette question, savoir y faire avec la faute du père, le défaut du père. Par son symptôme, le sujet névrosé imaginarise ce défaut du père. Il fabrique du vrai, bouchant ainsi le réel. L'invention "sinthomatique" intègre le symptôme comme réel.)

¹ Sur cette question du *voile*, voir A. Didier-Weill, "Les trois temps de la loi", op.citée p. 322.

² J. Lacan, "Traitement...", *Écrits*, p. 579.

³ J. Lacan, *RSI*, 21 janvier 1975.

⁴ J. Lacan, séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, p. 35.

Le père réel est aussi le réel du père. Celui-ci n'est ni le père de la réalité ni le géniteur ; le réel est autre. Il relève de l'impossible, il y a du non démontrable et donc du non transmissible concernant la vérité. Aussi le père réel, c'est le réel du père soit ce que l'on n'atteint que comme impossible à savoir concernant le vrai de la paternité.

L'essence pour tout dire et la fonction du père comme nom, comme pivot du discours, tient précisément à ceci qu'après tout on ne peut jamais savoir qui est le père. Allez toujours chercher, c'est une question de foi. Avec le progrès des sciences, on en arrive dans certains cas à savoir qui il n'est pas, mais enfin il reste quand même un inconnu.¹

Si *mater certissima, pater incertus*, le père est incertain, non pas dans le doute obsessionnel ni dans le doute du crédit fait à la parole d'une femme désignant le père, mais il est incertain – de structure – quant au démontrable concernant le vrai (le doute existentiel, la procrastination aussi bien que la jalousie viennent s'enraciner à cette question). Il y a "un impossible à démontrer le vrai dans le registre d'une articulation symbolique". C'est à partir de cet impossible que le père sera *nécessairement imaginé*, représenté, figuré comme privateur. Ce père imaginaire est nécessairement investi à partir de la disjonction du réel et du symbolique. C'est ce père qui sera destitué en fin de cure, là où il recouvrait la faille réelle du symbolique, le sujet ayant à faire face à la béance du réel par lequel se nouera l'imaginaire au symbolique.

C'est la position du père réel, tel que Freud l'articule, à savoir comme un impossible, qui fait que le père est nécessairement imaginé comme privateur. Ce n'est pas vous ni moi ni lui que vous imaginez, cela tient à la position elle-même. Il n'est pas du tout surprenant que vous rencontriez sans cesse le père imaginaire. C'est une dépendance structurale de quelque chose qui justement nous échappe et qui est le père réel.²

Cet investissement repose sur la disjonction entre le père symbolique et le père réel. Ce qui serait normalisant pour le sujet

¹ J. Lacan, séminaire *D'un Autre à l'autre*, inédit, 29 janvier 1969.

² J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, p. 149.

serait le recouvrement total du réel par le symbolique ; ce serait que le père soit posé comme Nom-du-Père dans le symbolique et qu'il soit incarné dans le réel. C'est au lieu même de cette discordance entre père réel et symbolique – que vient boucher le père imaginaire – qu'il y a transmission paternelle, transmission du signifiant. Il n'y a transmission qu'en tant qu'il y a ratage. Le nœud borroméen écrit ce ratage.

Un sujet ne saurait s'inscrire dans la filiation sans avoir à rencontrer un réel, un impossible à articuler le vrai. C'est un acte de foi, un assentiment à l'inconscient. C'est de ce pas de savoir qu'un pas peut être fait en vérité s'originant de ce réel impossible. C'est parce que ce savoir faut que peut en retour se cerner la vérité de "l'être-père"¹.

Ainsi, ce qui se joue sous l'égide de la rivalité œdipienne, c'est cette haine qui s'adresse à l'être, à ce père imaginaire. La rivalité œdipienne ne vise pas l'accès à la jouissance de la mère qui est de structure impossible – la chose est vide – mais la recherche de la castration du père. Le meurtre du père n'est qu'un fantasme de névrosé, la fantasmagorie œdipienne met en scène la castration du père – en tant qu'il n'est pas maître, qu'il ne se sait pas comme sujet, qu'il ne sait pas la mort– exigible comme rouage de transmission et d'inscription du fils. C'est sur ce point précisément que la transmission opère à partir de l'intransmissible. C'est sur cette question que Lacan peut dire : "Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse."

Écriture, interprétation et Nom-du-Père.

En ce moment de conclusion disons que le "travail" d'un analyste – en son acte – sera d'amener le sujet vers cet espace de la sublimation, vers cet espace où un autre amour – autre que "l'hainamoration" de transfert et sa fonction leurrante – sera

¹ Cf. Ph. Julien, "L'amour du père chez Freud", *op. cit.* p. 167.

possible. (L'amour-haine pour le père imaginaire masque la castration du père comme celle du fils et maintient l'illusion de la chose). Entrer dans l'espace de la sublimation évide la chose et pose la Loi du père comme Loi du désir, loi du signifiant, le sujet passant alors de la mère comme objet désiré et interdit à la structure vide de l'objet cause du désir. C'est un changement dans la structure même du désir. La position du sujet à l'égard de la Loi s'en trouve modifiée. La séparation d'avec la jouissance où il condensait son être cause un nouveau désir. C'est par un travail de deuil, deuil du père imaginaire, deuil du moi, deuil des fausses figures miroitantes du narcissisme, deuil de cet objet *a* auquel le sujet se sera identifié dans son fantasme pour répondre à l'énigmatique désir de l'Autre, le transformant par là-même en demande où cet Autre peut apparaître complet, qu'il pourra alors s'abolir ("destitution subjective") en se réalisant comme désir.

Par l'acte de l'analyste, c'est la structure borroméenne du sujet qui doit advenir en l'analysant.

L'interprétation non ouverte à tous les sens, ni recherche effrénée d'une signification cachée (qui finira toujours par se révéler sexuelle), ni manie de l'équivoque, apparaît comme un dire qui fait acte. L'acte en modifiant la structure est instauration du sujet comme tel. L'interprétation, portant "d'une façon qui va beaucoup plus loin que la parole", a effet d'écrit permettant alors au symbolique d'atteindre le réel ; "qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend" ¹ ; sous le sens, le dire.

L'interprétation a structure d'écrit à condition toutefois de préciser qu'elle ne saurait être exempte de père. De même que nous avons essayé de le dire à propos du nœud borroméen, la lettre est écriture du père. "La lettre est un nom sans père, elle fait bord ; elle est coupure de l'origine paternelle du nom, parce qu'elle est elle-même fondatrice, étant en tant que lettre principe paternel."²

Le nœud borroméen, posant l'équivalence des trois dimensions réelle, symbolique et imaginaire, écrit la structure

¹ J. Lacan, "L'étourdit", *Scilicet*, n° 4.

² P. Julien, "L'origine de la triade lacanienne", in *Études freudiennes*, n° 33, p. 74.

trinitaire du sujet. Ni modèle théorique, ni représentation qui laisserait à supposer une chose représentée (un référent ultime), il est l'écriture même de la structure, sans Père, sans Autre, sans sujet supposé savoir, sans principe d'extériorité transcendante. Mais le Nom-du-Père en est le principe d'écriture. "Le père est ce quatrième, sans lequel rien n'est possible dans le nœud du symbolique, de l'imaginaire, du réel."¹

C'est ce qui différencie l'écriture dans la psychanalyse et l'écriture dans la science. Le symbolique de la science, l'écriture dans la science ne font aucunement accéder au réel. Loin d'instituer le sujet, elle l'efface. Le savoir de la science, par abolition du Nom-du-Père, se distingue radicalement du savoir du psychanalyste parce que du savoir de la science on ne jouit pas. Le savoir n'intéresse le sujet qu'à hauteur de la jouissance. "Le savoir vaut juste ce qu'il coûte, beau coût de ce qu'il faille y mettre de sa peau, de ce qu'il soit difficile, difficile de quoi ? Moins de l'acquérir que d'en jouir".²

Le symbolique ne peut s'inscrire pour un sujet sans le Nom-du-Père. La pure articulation formelle de l'opposition signifiante ne suffit pas à poser le signifiant. Le symbolique en tant que lieu de l'Autre est le lieu de la vérité. Il est posé à partir du Nom-du-Père. On n'y accède que par le symbolique et l'impossible qu'il définit.

Le Nom-du-Père est identifié comme la quatrième consistance du nœud. L'œdipe noue chez Freud ces trois dimensions et le Nom-du-Père mis en scène par l'œdipe est un quatrième rond implicite pour le nœud à trois.

L'écriture, aussi borroméenne soit-elle, n'efface pas la question de la vérité, bien que l'analyse permette d'aller un peu plus loin que la simple récolte de l'effet de vérité de l'impossible jonction réel-symbolique, pour en tirer un savoir. Ce savoir, qu'écrit le nœud, n'est pas sans la vérité, même si elle ne sert que de "bois de chauffage"³.

¹ J. Lacan, *RSI*.

² J. Lacan, séminaire *Encore*, p. 110.

³ J. Lacan, "La lettre aux italiens".

L'écriture est une trace où se lit un effet de langage [...] il est remarquable qu'il faille de l'écriture s'assurer. Ce n'est pourtant pas le métalangage quoi qu'on puisse lui faire remplir une fonction qui y ressemble. Cet effet n'en reste pas moins second au regard de l'Autre où le langage s'inscrit comme vérité.¹

¹ J. Lacan, *Encore*, p. 110.

